

Notes sur André Gide

Auteur(s) : Malaquais, Jean

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

29 Fichier(s)

Les mots clés

[Essai](#), [Gide, André](#)

Présentation

DateSans date

GenreEssai

Information générales

Langue

- Anglais
- Français

SourceArchives Jean Malaquais. Harry Ransom Center (Texas)

Description & Analyse

Description

Tapuscrit en français et en anglais et version définitive d'un article de Malaquais s'intitulant *Notes sur André Gide* où il analyse l'importance de Gide dans le champ littéraire et revient sur la personnalité de l'auteur.

Informations sur l'édition numérique

Editeur de la ficheVictoria Pleuchot (Société Jean Malaquais) ; EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Mentions légales

- Fiche : Victoria Pleuchot (Société Jean Malaquais) ; EMAN (Thalim, CNRS-

ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)

- Texte de Malaquais : avec l'aimable autorisation d'Elisabeth Malaquais (ayant-droits)

Citer cette page

Malaquais, Jean, Notes sur André Gide, Sans date.

Victoria Pleuchot (Société Jean Malaquais) ; EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Site *Archives numériques de Jean Malaquais*

Consulté le 27/12/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Malaquais/items/show/133>

Notice créée par [Victoria Pleuchot](#) Notice créée le 16/04/2024 Dernière modification le 21/02/2025

LE VILLAGE DE LAUSANNE

Le village de Lausanne partie de la région maritime. J'ai vu souvent
un air de mer, l'air d'être au bord, l'air d'être en altitude. Les vil-
lages d'eau vive, qu'il n'y ait pas de la fin du village marin, qu'il par-
tisse la ville de la mer. Je ne dis pas que ce soit le cas, mais c'était tout
comme. Elle finissait sur une falaise et regardait dans son village le regard
des parents. Il avait aussi des champs - des champs inférieurs qu'il trou-
vait valentiers dans ses yeux, et quelquefois, quand il se voyait dans les
murs, il en mettait deux ou trois sur la tête, les uns sur les autres, les uns
comme des côtes qui s'emboîtent. Sur la tête il avait pris l'habitude de
se voir un monde de couleurs vives autour de son front, ce qui lui donnait un air
de vieux pirate. Les horreurs des parents d'air sur l'eau bleue de son
village était extrême, et sa préférence pour les choses maritimes et tran-
sail ses yeux.

Il avait cette élégance élégante qui est la vraie élégance. La ville comme
chez lui, il était d'une petitesse immense. Qu'il s'avançât dans une rue
de chambre ou d'atelier pour une semaine dans un cadre-oui, il avait appen-
der à se voir un naturel qui le rendait parfait. Je lui ai vu des complaisances
valant à peine l'élégance d'un roi. Il n'avait cependant rien d'un
fronçail, qui ne se jamais sans un point de vue. D'ailleurs dans le village,
on le sentait frapper par sa simplicité d'être des choses simples, les choses
simples, les choses bourgeoises, les choses de la vie autour de ses parents car
il était simple - l'ensemble produisait l'effet de la plus grande simplicité.
Il était de ses parents et d'être simple d'un côté, qu'il n'y ait,
il était bon lui. Le fait de son village était une de ses parents, mais
à la fin, et c'est la seule chose importante qu'il y ait était pour quelques
jours, de plus à se débattre-on jamais l'effort.

En somme, je ne sais pas s'il y a une autre des choses. La simplicité est
la seule, une liberté de geste et de volonté, qui ne s'efforçait pas. Pour ce

well - one stands - is discipline without, and obedient & not, and an inner-
discipline. Discipline, obedience, to receive discipline and discipline. One
and discipline and discipline. Discipline or discipline are various things. It is
possible perhaps that one cannot discipline, or discipline one else at all.
There. The one who is not as patient as he has to be as patient as he can be.
or, it perhaps requires a great deal of discipline & control. "I do not know
what impression I may have on others, but certainly, whether alone, in conver-
sation with T., or Y., or this proclamation is to appear to be following. (The
I am thinking of a conversation [in French]). Nevertheless, I say and will say
to you is merely about. Do not talking about yourselves then, just as if I were
not here." I shall remain like not to be here. Why did you invite me? I am
absent" (Journal, Nov 11, 1907). I went out from my room around 8 and
for the purpose of going down the stairs to meet what was said at dinner-table
last night.

[illegible]



La table. Il me regardait faire, avec des yeux qui m'avaient surpris de trou-
 ver la soupçonneuse en train de valiser. Instinct de dire son malgô au por-
 tement. Il se en avait l'air de ^{un} ~~un~~ ^{un} ~~un~~ le portement en fait trop
 difficile, le bruit trop effroyable, qui fait, en passant par-là, des
 bruyards.

[illegible][illegible]

Henri Matisse, écrivain et poète catholique, s'inscrit chef de file des
accusateurs publics de Gide. Il apportait un réel talent à tempérer et à fai-
sifier les textes pour le plus grand bien de sa critique, et à leur donner une
ou deux relèves dans ses journaux les jours de satisfaction chez à l'école. Enfi-
n, il s'en va par seulement contre Gide; dérangements et déceptions lui
étaient habituels, lui Matisse se souvenait. Gide cite une lettre qu'il avait
écrite à Matisse, où celui-ci lui dit qu'il ne range à l'avis de Matisse que
s'il est, lequel, Matisse a écrit une personne qui dit... Matisse dit que Matisse
dit qu'il... avant de la possibilité de renvoyer dans les années de Matisse.

Fichier issu d'une page EMAN : <http://eman-archives.org/Malaguais/items/show/133?context=pdf>

philosophie de l'existentialisme chrétien (Gaston Bachelard, Maurice Merleau-Ponty, Jean-Paul Sartre, Albert Camus, Simone de Beauvoir, etc.) ; le journaliste nationaliste (André Malraux) ; le journaliste intellectuel et moral (le plus important de tous) ; le journaliste de droite, à l'instar de Gaston Bachelard, journaliste et collaborateur, assumant ses prières pour la mise à mort des communistes et des juifs, en des positions responsables de la mise à mort de Jeanne d'Arc, notre nationaliste de l'Etat et ministre de l'Intérieur (André Malraux, 1940), avait pour ainsi dire d'une main l'autre. Il est lui-même

12. See *Washington Post*, 1997. I contacted Steve Davis through email and learned: "You can well off everything would be if we dealt with Christ! The religion is not Christ. He is the spirit." (July, 2, 1997).

41. In the next two problems, the most efficient way to solve is to use the distributive property.

1. Generalization
2. Particularization
3. Particularization
4. Particularization

Wirtz: M-1

Fichier issu d'une page EMAN : <http://eman-archives.org/Malaguais/items/show/133?context=pdf>

$$\text{Wasserfall} = M - \bar{Y}$$

Fichier issu d'une page EMAN : <http://eman-archives.org/Malaguais/items/show/133?context=pdf>

Le document de C. G. G. est une copie de l'original. L'original est en français.

- 12 -

lui, c'était tout le même, et la même pensée, Gide lui parlait de la même
 sa. C'est ainsi qu'il note quelque part dans son Journal qu'il était heureux
 de pouvoir se débarrasser de certains de ses "amis" en écrivant un billet de
 remerciement, ce qui, évidemment, et dans bien des cas, lui était plus agréable que
 d'assumer des obligations même très faibles. Il était plus
 intéressé au point de vue de l'engagement personnel.

La dernière lettre que j'ai reçue de lui est du 5 octobre 1955. Il sem-
 ble y pressentir sa fin prochaine. "Certains jours, écrivait-il, tout frémisse,
 mon style est si pesant, la feuille de papier treuve si lard de son cœur et de
 sa pensée... je ne sache qu'à tirer sa révérence et voudrais fermer le palchot."
 Il était plein d'activité cependant, assistant aux répétitions quotidiennes de
 ses Cyres du Désert (The Desert of Cyrene) sur la scène du Théâtre Français où
 se fait tout, travaillant, comme on disait, à autre chose."

Il est mort à l'âge de 82 ans, laissant une œuvre considérable
 par le volume et la portée, jouissant d'une renommée mondiale sans l'avoir jamais
 sollicitée. Il a été probablement le seul Français de sa stature qui, depuis
 que Bonaparte venait insister la Légion d'honneur en 1804, n'ait pas arboré le
 ruban rouge; de même, il avait dédaigné de solliciter un fauteuil à l'Académie
 française, n'étant fait une règle de faire toute distinction honorifique affi-
 cielle. Il a été, dans toute l'attente que se met avait en l'œuvre même,
 un bonhomme bon.

Jean Malaquais

From my model book

The following is a list of the names of the persons who have been taken by the

Hopson
Colchester
Brazier
Tomplins
Lat. Kew
Kew.

RECOLLECTIONS ON ABBEY GIDE

BY

JEAN MALAQUAIS

Dear John:
Sorry there's been
no taken. Hope for better
luck with whatever comes
next.
Yours,
Harry.

RUSSELL & VOLKENSING, Inc.
Lithographers
22, FINE STREET NEW YORK

CHARACTERISTICS OF ANDRÉ GIDE

The silhouette of Gide was an integral part of the world scene. "André Gide had his stomach, vast thighs like those, faded lips and his nose. He had a great-brown nose which he dimpled and bent at the end of the last century, and which he wore until the day of his death. I do not say it was the last nose, but it was just like it. It followed about his shoulders and drew in its wake the curious shadow of uncertainty. He was also famous for his nose - that thin, pale, which he started to render in his portraits, and eventually, when he believed himself misinterpreted, he would not see as signs of them as his mouth, the mirror of another, like some which fit into each other. In his later years he made a habit of fixing a bright, almost brilliant about his forehead, which gave him the profile of an old alchemist. His manner of treating an old bald head was unexpected, and he made it an excuse for his love of extravagant headgear.

He had the careless elegance which is true elegance. Outside as at home, he was impeccably neat. Whether he wore trousers in a long-tail coat or nothing up to his eyebrows in a scarf, he was so completely natural that whatever he wore was exactly the right thing. I have seen him in a burgundy costume, not worth of a king. There was, however, nothing about him of the Duke of Wellington, who must always include some bit of finery. Examined in detail his wardrobe was striking in its simplicity: there were dark-colored trousers, unadorned ties, bourgeois vests, wooden cuffs for his wrists for he was always chilly; yet the whole produced an effect of the greatest distinction. He was among those persons who "harry themselves well": one told that the place of his dress was his coat, his sartorial virtue, but to his son, "and if it were all most impossible that he could have achieved this virtue two days, at least one was the measure of the effort.

Moreover, I do not believe that he believed about these things. He had a

La silhouette de Gide dans toute la page. Saint-Johns avait son
vieux, Wally Whisman sa barbe. André Gide avait sa pelerine. Un pelerine d'un gris long.

- 2 -

there; I know, French writers not being the same as Americans. I don't feel so
things are going. The writer must be happy, must be happy as if I had never
before to transform the world into a willing vessel. It goes without
saying that, besides his artistic, he must have this mysterious, the kind
ling of it seems difficult, the calm and the mystery, and the sense, the
night for the sake of the electricity.

There is not only a writer, but a writer of the world. He has an extraordinary way of writing, and like all his great masters,
he has an invisible mastery. His words, his words, his words, his words
which he created and which he created with his own words. He knows he will
be with a particular master in the moment to capture his imagination.
In his dream, he has the same way. "I had once made a journal in order
to know more about everything that would have filled my heart, with words
more for everything that I had not. I had to transfer a little more, and I had
lost everything, everything that I had. His 'journal' had no other words
than this master, no other object than his master. He was, in a great
degree, a 'journal' as are all the great writers who are great writers,
although they have their own, their own, their own, their own.

There is a great deal of mystery in the world, he considered the world a
great thing with his side, and he intended to give his the very best he could.
He had the gift, the infallible book of creating the things of the world. He knew
he knew, without knowing it, he knew that the great secret of the world
there was no mystery in it. The following master will also know, I think,
how easily by the influence of his words, he would call forth, in spite of his
self, the most revealing questions. The day before, he was lying on the
terrace of a restaurant. It was in Paris, in 1915, the year of the world con-
fusion, and on a Friday. The waitress, an enthusiastic woman of
fifty, wearing with fatigue and heat, was clearing the table. Another
hand? He asked, gratefully. "What do you expect, Monsieur?" she re-

Le silhouette de Gide faisait partie du paysage parisien. Samuel Johnson avait son ventre, Walt Whitman sa hache, André Gide avait sa pèlerine. Une pèlerine d'un gris brun.

- 1 -

stereoty - "With such a crowd for the Exposition, and a holiday to boot" - "What
you have Sunday night off at least, don't you?" - "There, no, with a burst of
regret" - "Oh, not tonight, sometime but soon Sunday" - "If you like, I shall
try to present simply these lines of dialogue which, though with the apparently in-
fant words, bring to light an immensity of truth" - And in these exchanges, the
"timidities" did not always bring first place. - He had an old Englishman,
English, who had formerly worked in the household of Louis XVIII, and who, by the very quality of his curiosity, knew better than his
own things worth of Gide. - An episode is given in his journal (March 4,
1933): - "I had a conversation yesterday evening with a Frenchman whom
I met. 'Well, English, did you have a good Sunday? Did you go to bed?' - 'Yes, of course.'
- 'In the morning and then in the evening again?' - 'No, I went to bed in the evening
and only in the morning. - Yes, yes, I am not a doctor. - But you have to
sleep on the right side. You never know what night happens. I remember at the
current, when I was young. - Another time that I was called in the morning.
Well, one day, after tea, I approached the kitchen door and asked my wife
and son, 'Mother, if the food didn't eat what...?' - 'Through the window
the air came. - My child, we would not be caught the next day. - We thought
that the food would never come after the first night.'

The history of literary writers offers the example of a writer as completely
attached as was Gide. - This great dependence of Gide, one of the last repre-
sents of all that was best in bourgeois culture, the one who, with Marcel Proust,
stood head and shoulders above his generation, suffered through most of his life
the weight of his own past. - For, going beyond the anti and value discor-
der, the professional skepticism claimed for himself a morality of honesty,
morality and "highly ideal" patriotism, publicly discarded the best quality and
the worst of Gide. The French, which never entirely gave up the love of reason-
ing like the true faith, accepted his presence until the day he died. - Gide

La silhouette de Gide émerge parfois du paysage parisien. Samuel Johnson avait écrit
 (1791) : "Johnson on Burke" : Burke (Gide) avait sa référence. Une silhouette d'un gris brun.

- 8 -

(Gothic) is a man full of wit, of flashes, of depth, of new ideas." "I do not know anyone in the world who has more wit, flashes, force and breadth of mind than Goethe." "Goethe and Wieland... are men of amazing wit, especially Goethe" (Journal, March 14, 1800). Gide did not attribute these misrepresentations to dishonesty; he was content simply to remark that partisan fervor made Massis see things not as they were but as he wished them to be. And he added - tongue in cheek: "Simple faith takes the place of good faith." (This recalls, however on another level, the patriotic wrath of the communist poet Aragon who demanded Gide's execution because Gide, in 1940, under the German occupation, had had the temerity to read the books Goethe when he should have been reading - presumably - the complete works of Stalin).

If Massis proclaimed that Gide perverted, corrupted, degraded (far didn't Gide say: "I distrust the declaimers, the right-minded, the good apostles, and begin at once to deflate their speeches. I want to know what presumption is concealed in your virtue, what greed in your patriotism, what lust and selfishness in your love... They become my personal enemies: those who pervert, spy, defile, debilitate, retrograde, deceive and trifle. I hate all that distinguishes men."), other right-minded thinkers added their faggot to the flame. The critic Paul Souday: this is the end; the designer André Breton: a literary plague; the philosopher of Christian existentialism Gabriel Marcel: an abominable spectacle; the nationalistic journalist René Jeannenot: the least justified intellectual and moral scandal of the century. And so on and so on. Henri Bérengé, royalist and collaborator, now in prison under a life sentence, provocateur and slanderer, responsible for the suicide of Roger Salengro, and minister of the Interior in Blum's cabinet (1936), hunted Gide with an indefatigable hatred. It was he who coined the phrase: "Nature abhors Gide" (Gide for vide: vacuum, paraphrasing "Nature abhors a vacuum"). They went as far as publishing a little book entitled The Malfeasor, in which a "father" tells how his son, after having read Gide's The Fruits of the Earth, commits suicide. This pro-

La silhouette de Gide faisait partie du paysage parisien. Samuel Johnson avait son grand Wherryman sa barbe. André Gide avait sa poitrine. Une poitrine d'un gris brun.

- 7 -

polet, with a preface by the Archbishop of Lyon, was revealed to be a forgery. In his Journal, there is an entry dated November 28, 1921: "I do not want to pretend to be stronger or more self-assured than I am, and some of these mis-judgments are extremely painful to me; but finding in my Myself Chapters, as I reread them, a sentence that does not satisfy me would affect me much more." There is possibly more earnestness than truth in this entry, but the fact is that Gide had nothing of a polemicist about him, that it was distasteful to him to defend himself, and that he rarely answered these calumnies. I personally know of only one instance in which he departed from his customary reserve, after a particularly scurrilous article by Ilya Ehrenburg appeared in the Pravda of Moscow. The amusing thing is that Gide had the greatest difficulty in getting his article printed, not wishing to give it to the reactionary press whereas the so-called left publications were hiding behind the chaste veil of the Popular Front.

Gide's adherence to communism exposed him all the more to the fire of the right-minded, to which was later added that of the Stalinists. The rebellion against social taboo which animates all of the work of Gide had, of a necessity, to lead him toward the ideas of a socialist humanism. But, as he admitted himself, he lacked a sense of history, and the meaning of the Russian Revolution and the Stalinist counter-revolution escaped him completely. The same thirst for social justice which led him to Moscow had to turn him away from it. Moreover, the individualist which he never ceased to be was hardly made to bow to the rules of political conduct of a totalitarian party. Those who understood his intellectual integrity knew that he was embarking upon an adventure from which he would return bruised and wounded. I remember the long and painful discussions wherein certain of those among us tried to dissuade him from this trip to Moscow; but no doubt the experience of this pilgrimage was necessary so that his horror of falsehood and deceit might make his recoil with timidity. And just

La silhouette de Gide devant parer du paysage parisien. Samuel Jouvenot avait son
 André Gide en robe. André Gide en robe. Une période d'un peu plus.

- 2 -

and from there to arrange Gide's trip, and the hour of my opposition to it, asked me how I thought the question should be answered. "Answered by what?" I in turn asked. "By Gide or by me?" "No, by Gide." "If I were Gide, I would try to keep quite silent." Gide ended by distorting into the telephone (one imagined a record turning at the other end of the wire) a pompous panegyric in the style demanded by constitutions in general, and by "the most democratic constitution in the world" in particular. But he would not be unaware that this telephone call at the eleventh hour was the final test in which they submitted... his submission. But his "Fear of the Index" had been functioning. Immediately afterward he was so ashamed, so furiously humiliated, that in retaliation he made a joke at the expense of the "little Father". "Come, come with me," he told me. "Let us choose my 'little Father'."

Gide had a certain taste for hoaxes. It did not altogether displease him that more crimes were imputed to him than he could have possibly committed. He let an exaggeration slip by, and by his silence, aided its growth. He loved to follow the progress of a barb aimed against him to see how an idle remark, often imaginary, which someone attributed to him would pass through a chain of metamorphoses and take on elephantine proportions. One sometimes had the impression that he almost collaborated with it, curious to ascertain just how far the absurdity would go and at what point it would explode. He then gave credence to many legends, among them that of his stinginess. One of the oldest relates that while on a train with Pierre Louÿs, Gide rummaged his pockets looking for the tickets and, finding only one, he said to his friend in front of the conductor: "I am terribly sorry, Pierre, it seems I have lost ~~my~~ ticket." True in itself, this story is nevertheless apocryphal in that the lie was not Gide's but Pierre Louÿs', whose fantastic wit was exercised more than once at the expense of the author of the Journal. Once on the anniversary of the St. Bartholomew Massacre, Pierre Louÿs, who used to be suspended

La silhouette de Gide faisant partie du paysage parisien. Samuel Johnson avait noté : "With Whitman sa herbe. André Gide avait sa peinture. Une peinture d'un gris bleu."

- 10 -

by the protestant purification of Gide, sent the latter a telegram: "They have forgotten you." Another time, on the pretext of great urgency, he had Gide rush to his bachelor's quarters where he introduced him to a pretty girl, perfectly naked - and this was a Gide who, at that time, was never without his Bible; he was even went so far as to send a gay woman to Gide's home, knowing it would be Gide's mother who answered the door. During a conversation, sometime in 1919, I asked him what he thought of a certain A.P. "He is a very intelligent lad," Gide answered. "Only one never knows what he's after. To tell the truth, he boras me to death." "Is that all?" I said. "Someone told me that he's sharpening the ax for me (I had just published an article which was scarcely flattering to this A.P.), and I misunderstood that. However, it seems that he's saving the second blow for you. What have you done to him?" Gide thought a moment. "Ah, I believe I know the reason. One day we were together in a taxi which was taking us from Rouen to Cuverville. He annoyed me so much along the way that I stopped the cab and walked off, leaving him in the lurch." "Oh, I understand," I said. "Don't understand too quickly," Gide stopped me. "He isn't angry about my having ditched him; he's angry because in doing so, I took care not to pay the taxi." I remember especially well the "I took care not to pay", which shows how Gide often took pleasure in furthering a false legend unfavorable to him.

Throughout his long life, Gide opened his purse to a great many people and always with the utmost discretion. During a time I helped him to file his voluminous correspondence, and I was astonished to discover the extent of his generosity. The sums which he distributed must represent a fortune. It is quite certain that, having been born into wealth, he harbored a feeling of guilt toward the disinherited. "Close and niggardly... yes, I know that I say and I admit that I am to excess. But this is because I prefer with all my heart being able to give what they who call me a miser are so willing to spend on themselves." (Journal, April 11, 1919). If he reproached himself with being "close

La silhouette de Gide faisait partie du paysage parisien. Samuel Johnson avait son ventricule Walt Whitman sa barbe. André Gide avait sa pèlerine. Une pèlerine d'un gris brun.

- 11 -

and miserably*, it was because he felt he didn't do enough. At the sight of difficulty, his first move was always to offer aid. But, certainly, other considerations more decisive than simple bursts of generosity, motivated his actions.

It is true that Gide was basically a sensualist, although not at all in the hedonistic-epicurean sense with which his critics charged him. Thus, for example, despite many long and faithful friendships, he has been reproached, not without some reason, with not knowing the true meaning of friendship. Relations with others, to a degree at least, were to him a pretext, an exercise whereby his emotional activity found a handle. Some people, on meeting him, were left with the impression that his protestations of friendship satisfied his need to "play a part", or, as he would have said himself, "to feed his own dialogue." He cultivated inner dialogue as Goethe cultivated conversation, and on this account he valued his friendships for the necessary amount of pleasure he drew from them. In his personal relationships, others interested him, in the last analysis, exclusively to the extent of the feelings they awoke within himself; to the point that, having constructed an image of someone, it would be the image that he would treasure. Or, suddenly he would think of someone he knew and send a nice little note, thinking that it would please him or her, and above all it would please Gide to have sent the note. But if his correspondent showed signs of wishing to visit, Gide, for fear of being disturbed, would too readily leave city, seeming to forget that friendship was hardly a matter of whim. Thus, for instance, he could tell D. that she would do well to consider him dead, and, as soon as the door was closed, send her an autographed photo.

The last letter I received from him is dated October 5, 1950. In it he seems to feel the end is close. "Certain days," he wrote, "all too frequent, my pen is so heavy, the sheet of paper is so far from my heart and from my

La silhouette de Gide faisait partie du paysage parisien. Samuel Johnson avait son ventre, Walt Whitman sa barbe, André Gide avait sa pèlerine. Une pèlerine d'un gris brun.

- 12 -

thoughts... I dream only of pulling my bow and I would like to draw the curtains." Nevertheless he was very active, attending the daily rehearsals of his The Vatican Mosaic on the stage of the Théâtre Français and what is more, working - as he told me, "on something else."

He died at eighty-one, fulfilled, leaving a considerable amount of work both in volume and scope, enjoying a world renown which he never sought. He was probably the only Frenchman of his stature who, since Bonaparte instituted the Legion of Honor in 1802, had not worn the red ribbon; likewise he scorned soliciting a chair at the French Academy, having made it a rule to flee any official honorary distinction. He was, in the full meaning which the word carried in the 17th century, an honest man.

Jean Malaquais

La silhouette de Gide faisait partie du paysage parisien. Samuel Juvenot avait son ventre, Walt Whitman sa barbe, André Gide son sa pèlerine. Une pèlerine d'un gris brun, qu'il mit un jour à la fin du siècle dernier, qu'il portait la veille de sa mort. Je ne dis pas que ce fut la même, mais c'était tout comme. Elle flottait sur ses épaules et emmenait dans son sillage le regard des passants. Il avait aussi des chapoux — des feutres informes qu'il frotterait volontiers dans ses poches, et quelquefois, quand il se croyait loin des curieux, il en mettait deux ou trois sur sa tête, les uns par-dessus les autres, comme des chémons qui s'entassaient. Sur le tard il avait pris l'habitude de nouer un mouchoir de couleurs vives autour de son front, ce qui lui donnait un profil de vieux pirate. Son horreur des courants d'air sur l'aire tiède de son crâne était extrême, et sa production pour des coiffes extravagantes y trouvait son compte.

Il avait cette élégance négligée qui est la vraie élégance. À la ville comme chez lui, il était d'une netteté impeccable. Qu'il s'enveloppât dans une robe de chambre ou s'enfilât juste aux soupis dans un cache-cul, il savait apporter à sa mise un naturel qui la rendait parlante. Je lui ai vu des compis de retour à côté de son lit-de-jen, dignes d'un roi. Il n'avait cependant rien d'un frummet, qui ne va jamais sans sa pointe de bravure. Examiné dans le détail, sa tenue frappait par sa simplicité : c'étaient des tweeds sombres, des trawlers unies, des gilets bourgeois, des manchettes de laine autour de ses poignets car il était frileux — l'ensemble produisant l'effet de la plus grande distinction. Il était de ces personnes qui « portent bien ». L'on sentait que, quoi qu'il fût, il sentait bon son. Le cachet de ses vêtements n'était pas dû à leur vertu, mais à la sienne. Et s'il semble presque impossible qu'il y ait réussi sans quelque soin, du moins n'en dessinait-on jamais l'effort.

Au surplus, je ne crois pas qu'il y eût apporté des soins. Il possédait un pur, une liberté de geste et de maintien, qui ne s'acquiescent pas. Son corps avait une aisance — je dirai une poignée, une urbanité à lui, qui en excluaient l'affectation. D'ailleurs, le moindre maniérisme lui était fatal. Dans une situation qui réclamait l'appât ou simplement une certaine attitude, il se sentait paralysé : tout son naturel l'abandonnait, et il n'était que gêne et embarras. Par une sorte de choc en retour, dû au besoin de se donner une contenance, il paraissait lourd à autrui et misérable à soi-même. « Je ne sais l'effet que je peux faire aux autres ; mais à moi-même — complètement stupide. Dans la conversation avec X ou Y, ma seule préoccupation est d'avoir l'air de suivre. (Oh ! je parle d'une conversation en français !) ». « Tout ce que je vous dis et dire n'est qu'absurde. Commencez donc de causer entre vous, tout comme si je n'étais pas là. Je voudrais tant ne pas y être ! Pourquoi m'avez-vous invité ? L'ai-je semé ? » (*Journal*, 11 juin 1932). L'on eût dit d'un primitif attaché à son feu de bivouac et jeté dans une cuisine où tout n'est que grillé et presse-purée électriques.

Son inhabileté à se servir de trucs et de trocques n'était pas seulement morale. Il manquait éminemment d'adresse pour tout ce qui était mécanique. Conduire une automobile, taper à la machine, ouvrir une boîte de conserves — autant de profonds mystères auprès desquels la lecture de Hegel dans le texte était un passe-temps. Sa gaucherie, dans ce sens, faisait le comique : car, comme la plupart de ceux qui ne savent pas tenir un tournevis, il adorait y toucher. Il avait un minuscule canif de poche qui faisait ses délices. Quelqu'un lui ayant offert un briquet, c'était un spectacle que de le voir s'en servir. « Non, non », faisait-il hâtivement si vous lui présentiez une flamme pour sa cigarette ; et, aussitôt, fouillant dans son gilet, il ressortait son jouet. Mais, chaque fois, c'était comme si la molette eût changé de place, et il tournait le briquet contre ses mains comme s'il ne l'avait jamais vu, et quand, finalement, il avait réussi à faire prendre la mèche, il était ravi. Une fois je lui avais apporté un rasoir électrique. Exclamations et émerveillements. Il voulut tout de suite l'essayer, bien qu'il fût rasé de frais. Cependant, les prises de courant françaises n'étant pas les mêmes que les

² Edition Gallimard, 1971, la Pléiade II, pp. 366-367

peut-être américains, je dus d'abord changer la fiche. Il me regardait faire, plus étouffé que si j'avais entrepris de transformer la tour Eiffel en bateau à voiles. Inutile de dire que malgré son enthousiasme il en se servit jamais de cet appareil : le maniement en était trop difficile, le bruit trop affreux et, qui suit, on risquait peut-être de s'électrocuter.

Il avait une façon de réfléchir extraordinaire et, comme tous les grands intellectuels, il était d'une curiosité insatiable. Ses mémoires, son Journal, certains personnages qu'il a créés et qu'il a revêtus de ses propres traits, en témoignent. Il lui arrivait de prendre en filature tel passant qui avait eu l'heur de frapper son imagination. Dans son drame *Salut*, il fait dire à celui-ci : Son « amorabilité » n'avait pas d'autre source que cette curiosité, ni d'autre objet que cette passion. Il était, à un degré éminent, un « voyeur » comme le sont toujours les vrais créateurs dont la curiosité sexuelle, si peut-être elle perd leurs âmes, n'en nourrit pas moins leurs œuvres.

Dans un sens, pour paraphraser Shakespeare, il considérait que le monde était une scène où chacun avait son rôle, et il entendait jouer le sien du mieux qu'il put. Ainsi, il avait le don, le flair infallible de susciter la réplique grâce à laquelle ses interlocuteurs, à leur insu très souvent, dévoilaient les plus secrets recors de leur être. Il n'y mettait aucun système. L'incident qui suit illustre, je pense, comment par la seule inflexion de sa voix il savait provoquer, et malgré lui pour ainsi dire, des réactions extrêmement révélatrices. Un jour nous déjeunions à la terrasse d'un restaurant. C'était à Paris, en 1937, année de l'Exposition universelle, par un dimanche de canicule. La serveuse, une quinquagénaire d'aspect peu attrayant, vint de fatigue et de chaleur, débarrassant la table. « Beaucoup de travail ? » dit Gide, l'air de compatir à son surmenage. « Vous pensez, monsieur, dit-elle, avec tout ce monde pour l'Exposition, et un jour de fête encore. — Mais vous avez votre dimanche soir de libre, au moins ? » Alors, elle, avec une sorte d'élan et de regret. « Oh, pas ce soir, monsieur, mais dimanche prochain si vous voulez. » Ces bouts de dialogue où, sous le couvert d'un mot apparemment banal de grosses vérités coulaient à flot, il aimait les transcrire avec une minutieuse fidélité. Et dans cet échange de répliques, les « intellectuels » n'occupaient pas toujours le devant de la scène. Il avait une vieille femme de ménage, Eugénie, qui avait servi chez Emile Combes, ancien président du conseil, et Gide, par la seule qualité de sa curiosité, savait lui faire dire des choses dignes d'un Balzac. Un exemple nous en est donné dans son Journal (4 mars 1935) :

- « Eh bien, Eugénie, vous avez eu un bon dimanche ? Vous avez été à la messe ? »
- « Mais oui. »
- « Le matin et puis le soir ? »
- « Oh ! ma foi, le matin seulement. Vous savez, moi je ne suis pas bigote. Mais il faut se mettre en règle. On ne sait pas ce qui peut arriver. Je me souviens, au couvent, quand j'étais jeune. — Monsieur sait bien que j'ai été élevée au couvent. — Eh bien, un jour, après la messe, je me suis approchée de la supérieure, et je lui ai dit : « Ma mère, tout de même... et si le Bon Dieu n'existait pas... ? » Alors elle m'a pris le bras et : « Ma petite, ça n'est pas nous qui serions le plus attrapées. » »

L'histoire des guerres littéraires offre peu d'exemples d'un écrivain aussi fermement attaqué que le fut Gide. Ce grand mandarin des lettres, un des derniers dépositaires de ce qu'il y avait d'authentique dans la culture bourgeoise, l'homme qui, avec Proust, se détache de toute une génération au-dessus de sa génération, avait essuyé pendant la plus grande partie de sa vie des assauts dont la virulence fait rêver. C'est aussi que, dépassant le cadre des disputes de café et de chapelle, la personne et l'œuvre de Gide furent portées sur la place publique par des relâteurs professionnels qui s'arrogeaient le monopole de la décence, des bonnes mœurs, et

¹ Editions Caillemont, 1997, la Pléiade II, p. 487.

du patriotisme dit « éclairé ». L'Eglise, qui n'avait jamais tout à fait désespéré de le convertir à la vraie foi, exerça sur lui une pression qui ne se démentit pas jusqu'à la veille de sa mort. De ses amis et contemporains toute une pléiade de poètes avaient embrassé le catholicisme, et rien ne fut négligé pour entraîner Gide dans leur voie. Le « salut de son âme » fut constamment l'objet de mille soins qui allaient de la cajolerie à la plus basse insidie. Parmi les plus connus des convertis citons Francis Jammes, Claudel, Jacques Maritain, Péguy, Paulhan, Copreau, Schœné, Cocteau, Max Jacob, Proust in articulo mortis, et même Rimbaud – que le prosélytisme actif de Claudel fit basculer *pro mori* dans le sein de l'Eglise en subtilisant une lettre que le poète des *Illuminations* adressait à Paul Verlaine, et dans laquelle il lui faisait part de sa décision de rester païen. Accusé par Gide d'hypocrisie à la suite de cette subtilisation, Claudel, reprenant à son compte l'affirmation jésuitique selon quoi l'hypocrisie est un hommage rendu par le vice à la vertu, Claudel répondit qu'il y avait une chose infiniment plus odieuse que l'hypocrisie : le cynisme. Et, de fait, les condescendances de Gide l'accusaient de cynisme, au sens propre du mot, c'est-à-dire de mépriser les conventions sociales, quoique au sens étymologique et historique l'épithète s'appliquât bien davantage à eux-mêmes en ce que par l'habitude qu'ils avaient prise de le harceler ils se donnaient quelque analogie avec les chiens (*κυνικός*, de *κύων*, chien). C'est encore Claudel qui, en 1925, avant le départ de Gide pour l'Afrique équatoriale, vint le voir pour l'engager à se confesser « afin que tout lui fût pardonné », car lui, Claudel, avait le pressentiment que Gide ne reviendrait pas vivant de son expédition.

Henri Massis, écrivain et polémiste catholique, s'attacha chef de file des accusations publiques de Gide. Il apportait un réel talent à triquer et à falsifier les textes pour le plus grand bien de sa croisade, et à plus d'une reprise Gide relève dans son *Journal* les tours de saltimbanque chers à Massis. D'ailleurs, il n'en usait pas seulement contre Gide : démarquages et aberrations lui étaient habituelles, qui étayaient sa cause. Gide cite une lettre qu'il avait reçue de Massis, où celui-ci lui dit qu'il se range à l'avis de Benjamin Constant, lequel, « avec une perspicacité singulière, avait dit déjà la même chose : il appelait Goethe, un Voltaire sans esprit ».¹ Ayant eu la curiosité de rechercher dans les mémoires de Benjamin Constant les passages relatifs à Goethe, Gide y lut – entre autres – « C'est un homme plein d'esprit, de saillies, de profondeur, d'idées neuves. » « Je ne connais personne au monde qui ait autant d'esprit, de finesse, de force et d'étendue dans l'esprit que Goethe. » « Goethe et Wieland... ce sont des hommes de prodigieusement d'esprit, surtout Goethe. » (*Journal*, 14 mars 1930)² Ces travestissements, Gide ne les lui imputait pas à malhonnêteté : il se contentait de remarquer que la passion partisane faisait voir à Massis dans toute chose non pas ce qu'elle était, mais ce qu'il voulait qu'elle fût. Et il ajoutait – du coin de la bouche : « La foi fait court remplacer la bonne ».³ (Cela rappelle, quoique sur un autre plan, la colère patriotique du poète communiste Aragon qui réclamait le poteau pour Gide, lequel, en 1942, sous l'occupation allemande, avait eu la monstruosité de lire le « boche » Goethe alors que, de toute évidence, il aurait dû lire les œuvres complètes de Staline.)

Si Massis proclame que Gide pervertit, corrompt, déprave (car Gide ne dit-il pas : « Je me méfie des déclamateurs, des bien-pensants, des bons-apôtres et commence par dégonfler leurs discours. Je veux savoir ce qui se cache d'outrecuidance dans ta vertu, d'intérêt dans ton patriotisme, d'appétit charnel et d'égoïsme dans ton amour... »⁴ Me devinent-ils ennemis personnels : pervertisseurs, assommoirs, affaiblisseurs, rétrogrades, turlupins et

¹ Edition Gallimard, 1997, la Pléiade II, p. 188.

² Edition Gallimard, 1997, la Pléiade II, p. 190.

³ Edition Gallimard, 1997, la Pléiade II, p. 190.

⁴ Livre de Poche, in *Les Nouvelles Nouvelles*, 1935 (et non : in *Les Nouvelles Nouvelles*, 1937), tome quatrième, I.

plaisantins. J'en veux à tout ce qui diminue l'homme. »⁹), d'autres bien-pensants ajoutent leur copeau au bûcher. Le critique Paul Souday, la mesure est comble : le docteur André Rousseyre « infection dans la littérature », le philosophe de l'existentialisme chrétien Gabriel Marcel « abominable spectacle », le journaliste nationaliste René Johannet : le scandale intellectuel et moral le plus impudique du siècle. Et ainsi de suite, à l'infini. Henri Béraud, royaliste et collaborateur, actuellement en prison sous le coup d'une condamnation à perpétuité, calomniateur convaincu, un des principaux responsables du suicide de Roger Salengro, maire socialiste de Lille et ministre de l'intérieur dans le cabinet Blum (1936), avait poursuivi Gide d'une haine infatigable. C'est lui qui avait forgé le mot « La nature a horreur du Gide »¹⁰. On alla jusqu'à publier un petit livre intitulé *Le Maléfique*, où un « prêtre de famille » racontait comment son fils, après avoir lu *Les Nouvelles Terrestres* s'en donna la mort. Cet opuscule, préface par l'archevêque de Lyon, se révèle un faux. Dans son *Journal*, on lit à la date du 29 novembre 1921 : « Je ne veux pourtant pas me donner pour plus fort ni plus assuré que je ne suis, et certains de ces jugements me sont atrocement pénibles, mais de trouver dans mes *Morceaux choisis*, en les relisant, une phrase dont je ne suis pas satisfait, m'affecterait bien davantage. »¹¹ Il se peut qu'il y ait là plus de coquetterie que de vérité, mais le fait est que Gide n'avait rien d'un poléiste, qu'il lui répugnait de se défendre, et qu'il avait rarement répondu à ces feux de barrage. Je ne connais qu'une seule instance où il se soit départi de sa réserve, à la suite d'un papier particulièrement perfide d'Ilya Ehrenbourg paru dans la *Pravda* de Moscou. L'amiante c'est que Gide eut le plus grand mal à faire imprimer son article, ne voulant pas le donner à la presse réactionnaire, tandis que les publications dites de « gauche » se dérobaient derrière le voile pudique du Front Populaire.

•

L'adhésion de Gide au communisme ne fit que l'exposer davantage au feu de la réaction, auquel vint s'ajouter plus tard celui des staliniens. La rébellion contre les tabous sociaux qui anime toute l'œuvre de Gide devait nécessairement le mener vers les idéaux d'un humanisme socialiste. Mais, comme il le dit lui-même, il manquait de sens historique, et le sens de la révolution russe et de la contre-révolution stalinienne lui échappait complètement. La même soif de justice et d'équité qui l'avait conduit à Moscou, devait l'en détourner tout aussitôt. Au surplus, l'individualiste qu'il n'a jamais cessé d'être n'était guère fait pour se plier à des règles d'action politique d'un parti totalitaire. Ceux qui connaissent sa probité intellectuelle savent qu'il s'engageait dans une aventure dont il reviendrait couvert de plaies et de bosses. Je me souviens des longues et pénibles discussions, où certains d'entre nous s'efforcèrent de le dissuader de ce voyage à La Mecque : mais sans doute a-t-il fallu l'expérience de ce pèlerinage pour que son horreur du faux et du mensonge le fit reculer d'épouvante. Et de même que dans les années 1924-25 tout ce qu'il y eut de réactionnaire en France s'était mis à l'unisson pour lui faire brûler – au nom de la « morale » – ses manuscrits de *Corydon* et de *Si le Grain ne meurt*, ainsi en 1936-37 le stalinisme international avança ses plus grosses batteries pour le contraindre – au nom de la « liberté » cette fois – à supprimer ses manuscrits sur son équipée soviétique. S'il résista aux pressions ce ne fut pas sans heuler, car

⁹ Livre de Poche, in *Les Nouvelles Terrestres*, 1935 (et son : in *Les Nouvelles Terrestres*, 1997), livre troisième, III.

¹⁰ In *Les Nouvelles Terrestres*, 1997. À rapprocher avec cette phrase dans son *Journal* : « Ah ! que tout est bien si l'on avait affaire au Christ ! Mais la religion, ce n'est pas le Christ, c'est le pègre. » (1^{er} juillet 1931). (Edition Gallimard, 1997, la Pléiade II, p. 287).

¹¹ Ici figure entre parenthèses, dans l'original où les citations sont en anglais, une explication du jeu de mot : (Or vide : void, paraphrasing, « Nature abhors a void »).

¹² Edition Gallimard, 1996, la Pléiade I, p. 1141.

placemins, l'en veut à tout ce qui diminue l'homme. »⁹), d'autres bien-pensants ajoutent leur copain au bûcher. La critique Paul Noudau : la mesure est comble ; le dessinateur André Hovelacque : infection dans la littérature ; le philosophe de l'existentialisme chrétien Gabriel Marcel : abominable spectacle ; le journaliste nationaliste René Jéhanner : le scandale intellectuel et moral le plus impudique du siècle. Et ainsi de suite, à l'infini. Henri Béraud, royaliste et collaborateur, actuellement en prison sous le coup d'une condamnation à perpétuité, calomniateur convaincu, un des principaux responsables du suicide de Roger Salengro, maire socialiste de Lille et ministre de l'intérieur dans le cabinet Blum (1936), avait poursuivi Gide d'une haine infatigable. C'est lui qui avait forgé le mot : « La nature a horreur du Gide »¹⁰. On alla jusqu'à publier un petit livre intitulé *Le Maléfique*, où un « père de famille » racontait comment son fils, après avoir lu *Les Nouvelles Nouvelles* s'est donné la mort. Cet opuscule, préfacé par l'archevêque de Lyon, se révéla un faux. Dans son Journal, on lit à la date du 29 novembre 1921 : « Je ne veux pourtant pas me donner pour plus fort ni plus assuré que je ne suis, et certains de ces jugements me sont atrocement pénibles ; mais de trouver dans mes *Affaires choisies*, en les relisant, une phrase dont je ne sois pas satisfait, m'affligeait bien davantage. »¹¹ Il se peut qu'il y ait là plus de coquetterie que de vérité, mais le fait est que Gide n'avait rien d'un polémiste, qu'il lui répugnait de se défendre, et qu'il avait rarement répondu à ces feux de barrage. Je ne connais qu'une seule instance où il se soit départi de sa réserve, à la suite d'un papier particulièrement perfide d'Ilya Erenburg paru dans la *Pravda* de Moscou. L'amusant c'est que Gide eut le plus grand mal à faire imprimer son article, ne voulant pas le donner à la presse réactionnaire, tandis que les publications dites de « gauche » se dérobaient derrière le voile pudique du Front Populaire.

•

L'adhésion de Gide au communisme ne fit que l'exposer davantage au feu de la réaction, auquel vint s'ajouter plus tard celui des stalinistes. La rébellion contre les tabous sociaux qui anime toute l'œuvre de Gide devant nécessairement le mener vers les idéaux d'un humanisme socialiste. Mais, comme il le dit lui-même, il manquait de sens historique, et le sens de la révolution russe et de la contre-révolution stalinienne lui échappait complètement. La même soif de justice et d'équité qui l'avait conduit à Moscou, devant l'en détourner tout aussitôt. Au surplus, l'individualiste qu'il n'a jamais cessé d'être n'était guère fait pour se plier à des règles d'action politique d'un parti totalitaire. Ceux qui connaissent sa probité intellectuelle savaient qu'il s'engageait dans une aventure dont il reviendrait couvert de plaies et de bosses. Je me souviens des longues et pénibles discussions, où certains d'entre nous s'efforcèrent de le dissuader de ce voyage à La Mecque ; mais sans doute a-t-il fallu l'expérience de ce pèlerinage pour que son horreur du faux et du mensonge le fit reculer d'épouvante. Et de même que dans les années 1924-25 tout ce qu'il y eut de réactionnaire en France s'était mis à l'unisson pour lui faire brûler – au nom de la « morale » – ses manuscrits de *Corydon* et de *Si le Grain ne meurt*, ainsi en 1936-37 le stalinisme international avança ses plus grosses batteries pour le contraindre – au nom de la « liberté » cette fois – à supprimer ses manuscrits sur son équipée soviétique. S'il résista aux pressions ce ne fut pas sans hésiter, car

⁹ Livre de Poche, in *Les Nouvelles Nouvelles*, 1935 (et non : in *Les Nouvelles Terrestres*, 1897), livre troisième, III.

¹⁰ In *Les Nouvelles Terrestres*, 1897. À rapprocher avec cette phrase dans son Journal : « Ah ! que tout va bien si l'on avait affaire au Christ ! Mais la religion, ce n'est pas le Christ, c'est le prêtre. » (1^{er} juillet 1911) (Édition Gallimard, 1957, la Pléiade II, p. 287).

¹¹ Ici figure entre parenthèses, dans l'original ou les citations sont en anglais, une explication du jeu de mot : (the cold – cold, paraplétisme – Nature shivers at cold s).

¹² Jacques Chailionard, 1996, la Pléiade I, p. 1141.

il savait que les Massis et les Béraud ne se feraient pas faute d'exploiter ses révélations et il le tint du même coup sous leur couverture, moins dans l'espoir de l'y voir venir que de le discréditer aux yeux de la « gauche ». Mais, déjà, son séjour sous la tutelle du parti l'avait trop longtemps muselé : ce qu'il appelait sa « peur de l'index » - sa crainte de violer le dogme, la sacro-sainte « ligne générale », avait tari sa plume pendant plusieurs années. Qu'il me soit permis de raconter un petit fait qui montre de quel poids cette « peur de l'index » pesait sur Gide, par ailleurs essentiellement incapable d'obéir à aucun impératif qui ne fût motivé par une conviction profonde. C'était la veille de son départ pour la Russie, en juin 1936. Plusieurs personnes, toutes plus ou moins communistes, se trouvaient dans son appartement de la rue Vanneau. Gide, un peu excité par les préparatifs de son voyage, avait abandonné ses invités à leurs propres ressources. A un moment donné le téléphone appela. Je décroche. C'était Moscou. Moscou demandait à M. Gide une déclaration sur la nouvelle Constitution soviétique. Il va sans dire que Gide ne pouvait avoir la moindre idée quant à cette Constitution, et cela d'autant plus qu'elle n'a été proclamée que six mois plus tard, au congrès panrusse du 5 décembre 1936. Je reposai l'écouteur à côté de l'appareil et transmis la requête à l'intéressé. L'intéressé, comme si on l'avait ébouillanté, se mit à faire les cent pas dans un long couloir qui menait de son studio à la pièce où nous nous tenions. Je me rappelle que les présents devinrent extrêmement respectueux de ce téléphone qui les rapprochait si dangereusement du Kremlin. Comme tout cela me paraissait plutôt tragique et que j'en souris malgré moi, H. qui était venu spécialement de Moscou pour préparer le voyage de Gide et qui connaissait mon opposition à ce voyage, me demanda ce que je pensais qu'il fallût répondre à cet appel. « Comme qui ? » demandai-je à mon tour. Comme Gide, ou comme moi ? - Non, comme Gide. - Comme Gide, je tâcherais de me taire. » Gide finit par dicter au téléphone (on imaginait un disque enregistreur tournant à l'autre bout du fil) un pompeux panegyrique, dans le style que requièrent les constitutions en général, et la « plus démocratique du monde » en particulier. Or il ne pouvait ignorer que ce coup de sonnette de la onzième heure ne fût l'ultime épreuve à laquelle on soumettait sa soumission. Mais sa « peur de l'index » avait fonctionné. Il en fut si honteux tout de suite après, si féroce ment humilié, qu'en guise de revanche il se puya un peu la tête du père des peuples. « Viens, viens t'en avec moi, me dit-il. Allons choisir ma livrée Staline. »

•

Gide avait un certain goût de la mystification. Il ne lui déplaisait pas qu'on lui imputât plus de crimes qu'il n'en pouvait avoir commis. Il laissait faire l'exagération et, par son silence, l'aidait à se ramifier. Il aimait suivre la carrière d'un bobard lancé contre lui, et voir comment un propos souvent imaginaire qu'on lui attribuait passait par toute une gamme de métamorphoses et prenait des proportions épiques. L'on a quelquefois l'impression qu'il y collaborait presque, curieux de constater jusqu'où l'absurde irait et à quel point de gonflement éclaterait la baudruche. Il a donné ainsi lieu à bien des légendes, dont celle de l'avarice. L'une des plus anciennes raconte qu'étant dans le train avec Pierre Louÿs, Gide fouilla dans ses poches à la recherche des tickets et, n'en trouvant qu'un seul, il dit à son ami en présence du contrôleur : « Je suis désolé, Pierre, j'ai perdu mon billet. » Vraie en soi, cette histoire est néanmoins apocryphe en ce que le mot appartient non pas à Gide mais à Pierre Louÿs, dont l'esprit facétieux s'est plus d'une fois exercé aux dépens de l'auteur de *l'Immoraliste*. Un jour anniversaire du massacre de la Saint-Barthélemy, Pierre Louÿs, que le puritanisme protestant de Gide agaçait, envoya à celui-ci un télégramme : « Ils t'ont oublié ». Prétextant quelque grave affaire, il faisait venir Gide en toute hâte à sa garçonnière et le mettait en présence d'une jolie fille en costume d'Eve - un Gide qui, à l'époque, ne se séparait pas de sa bible : il alla même jusqu'à envoyer une fille galante chez Gide, sachant que

la mère de celle-ci ouvrait la porte. Dans une conversation qui remonte à 1929 je lui avais demandé ce qu'il pensait d'un certain A.P. « C'est un garçon fort intelligent, me répondit Gide. Seulement, on ne sait pas ce qu'il vous veut. A vrai dire il m'emmerde à mourir. — Mais encore, dis-je. L'on me dit qu'il se repaît en menaces contre moi (je venais de publier un article peu flatteur pour le personnage); et cela se comprend, il paraît cependant qu'il se destine le second coup de son sabre. Que lui as-tu fait ? » Gide, ayant réfléchi un instant : « Ah, je crois savoir pourquoi. Un jour nous étions dans un taxi qui nous conduisait de Rouen à Cuverville. En cours de route, il m'ennuya si bien que je fis arrêter la voiture et m'en allai à pied, le plantant là. — Oh, je vois, dis-je. — Ne vois pas trop vite, m'arrêta-t-il. Il ne m'en veut pas de lui avoir faussé compagnie : il m'en veut de ce que, ce faisant, je me suis bien gardé de payer le taxi. » Je me souviens très précisément de ce « je me suis bien gardé », qui montre assez comment Gide prenait quelquefois plaisir à étayer une légende qui lui était défavorable.

Tout au long de sa longue vie Gide avait ouvert sa bourse à quantité de gens, et cela avec la plus grande discrétion. Il m'avait confié, pendant un temps, le soin de classer sa volumineuse correspondance, et je fus étonné de voir l'étendue de sa générosité. Les sommes qu'il avait distribuées devaient représenter une fortune. Il est tout à fait certain que, le sort l'ayant fait naître dans l'abondance, il nourrissait un sentiment de culpabilité envers les déshérités. « Regardant et parcimonieux... oui, je sais que je le suis, et je reconnais l'être à l'exces. Mais c'est que je préfère de tout mon cœur pouvoir donner ce que ceux-ci, qui m'appellent avare, dépensent si volontiers pour eux-mêmes. » (Journal, 11 ou 12 avril 1929).²¹ S'il se reprochait d'être « regardant et parcimonieux », c'était de ne jamais faire assez. Au spectacle de la gêne, son premier mouvement a toujours été d'offrir son support. Mais, évidemment, d'autres considérations, plus décisives sans doute que de simples élans de solidarité, étoffaient ces largesses.

Il est vrai que, homme de plaisir, Gide l'était essentiellement, quoique nullement dans le sens hédoniste-épicurien que ses censeurs se sont plu d'accréditer. Ainsi, par exemple, malgré de longues et fidèles amitiés, on a pu lui reprocher non sans quelque raison d'ignorer le sens véritable de l'engagement amical. Le commerce avec autrui, dans une certaine mesure tout au moins, lui était prétexte, champ d'exercice, ou son activité émotionnelle trouvait sa prise. Certains, à son contact, retiraient l'impression que les témoignages d'amitié qu'il leur prodiguait satisfaisaient à son besoin de « jouer », ou, comme il l'eût dit lui-même, de « dialoguer ». Il cultivait le dialogue intérieur comme Goethe cultivait la conversation, et à ce compte il soignait ses amitiés pour leur vertu intrinsèque, en ce qu'elles lui procuraient une quantité de plaisir nécessaire. Dans ses rapports personnels les autres l'intéressaient, en dernière analyse, exclusivement en raison des sentiments qu'ils faisaient naître en lui, au point que, s'étant fait une représentation de quelqu'un, c'était son image qu'il entretenait. Tout à coup, se souvenant d'un tel, d'un tel autre, il leur envoyait un petit mot gentil, pensant que ça leur ferait plaisir, et c'était surtout à lui-même que cela faisait plaisir. Mais si, s'autorisant du geste, son correspondant faisait mine de le joindre, Gide, pour peu que cela vint le déranger, était plus que contrarié, semblant oublier qu'il n'est point de gratitude en amitié. Il pouvait proposer à D. qu'elle voulût bien le considérer pour mort et, sitôt la porte refermée, lui envoyer une photographie dédiée. Et quand l'on ferait la part des amitiés qui quelquefois deviennent encombrantes, c'était tout de même, et le plus souvent, Gide qui protestait de la sienne. C'est ainsi qu'il note quelque part dans son *Journal* qu'il était heureux de pouvoir se débarrasser de certains de ses « visiteurs » moyennant un billet de banque, ce qui, évidemment, et dans bien des cas, lui était plus commode que d'assumer des obligations moins onéreuses pécuniairement mais par contre plus conséquentes au point de vue de l'engagement personnel.

²¹ Edition Gallimard, 1967, la Pléiade II, p. 129

•

La dernière lettre que j'ai reçue de lui est du 5 octobre passé. Il semble y pressentir sa fin prochaine : « Certains jours, écrivait-il, trop fréquents, mon style est si pesant, la feuille de papier reste si loin de mon cœur et de ma pensée... je ne songe qu'à tirer ma réverence et voudrais fermer le guichet. » Il était plein d'activité cependant, assistant aux répétitions quotidiennes de ses *Cavalcades* sur la scène du Théâtre Français et, ce qui est plus intéressant, comme il me disait, « ... à autre chose. »

Il est mort à quatre-vingt-un ans, comble, laissant une œuvre considérable par le volume et la portée, jouissant d'une renommée mondiale sans l'avoir jamais sollicitée. Il a été probablement le seul Français de sa stature qui, depuis que Bonaparte conculcistia la Légion d'honneur en 1802, n'eût pas arboré le ruban rouge. de même, il avait dédaigné de solliciter un fauteuil à l'Académie française. « tant fait une règle de fuir toute distinction honorifique officielle. Il a été, dans toute l'acception que ce mot avait au XVII^{ème} siècle, un *honnête homme*. »

Jean Malaquais.